

La défatalisation du passé : Paul Ricœur, Jacques Revel et le réalisme critique en historiographie

Une implication scientifique et éthique pour la Corée et l'Afrique

Oung Byun

HK Research Professor, Hallym University

Abstract

Confronted with the “memory saturation” of the 2000s, Paul Ricœur, in *Memory, History, Forgetting*, enters into a fruitful, though often implicit, dialogue with the critical historiography of the Annales School, embodied here by Jacques Revel. This article aims to construct this intellectual encounter, the methodological significance of which has been under-theorized. By moving beyond the classic opposition between explanation and understanding and integrating the “scale games” (jeux d'échelles) methodology, Ricœur refounds an epistemology of the “attested fact” (fait avéré) that grounds history in a critical realism. We demonstrate how this theoretical convergence enables a “défatalisation” of history, restoring to past actors their capacity for action and their margin of uncertainty. This approach offers a civic alternative to the mere “duty of memory”: a duty of critical intelligence, based on a history conceived as a science of complexity. The implications of this approach are explored for post-colonial contexts, particularly in Korea and Africa, where the défatalisation of the past is a condition for opening new horizons.

Keywords: *défatalisation, Ricœur, Revel, Variation of Scale, Annales, Korea, Africa.*

Résumé

Face à la saturation mémorielle des années 2000, Paul Ricœur, dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, engage un dialogue fécond, bien que souvent implicite, avec l'historiographie critique de l'École des Annales, incarnée ici par Jacques Revel. Cet article se propose de construire cette rencontre intellectuelle, dont la portée méthodologique a été jusqu'ici sous-théorisée. En dépassant l'opposition classique entre explication et compréhension et en intégrant la méthodologie des « jeux d'échelles », Ricœur refonde une épistémologie du « fait avéré » qui ancre l'histoire dans un réalisme critique. Nous démontrons comment cette convergence théorique permet une « défatalisation » de l'histoire, rendant aux acteurs du passé leur capacité d'action et leur marge d'incertitude. Cette approche offre aux contemporains une alternative civique au seul « devoir de mémoire » : un devoir d'intelligence critique, fondé sur une histoire qui se veut science de la complexité. Les

Études Ricœuriennes / Ricœur Studies, Vol 17, No 1 (2026), pp. 144-169

ISSN 2155-1162 (online) DOI 10.5195/errs/2026.729

<http://ricœur.pitt.edu>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-Noncommercial-No Derivative Works 3.0 United States License.

Pitt

Open
Library
Publishing

This journal is published by [Pitt Open Library Publishing](http://pitt-open-library-publishing.com).

implications de cette démarche sont explorées pour des contextes post-coloniaux, notamment en Corée et en Afrique, où la défatalisation du passé est une condition pour ouvrir de nouveaux horizons.

Mots-clés : défatalisation, Ricœur, Revel, jeux d'échelles, Annales, la Corée, l'Afrique.

La défatalisation du passé : Paul Ricœur, Jacques Revel et le réalisme critique en historiographie

Une implication scientifique et éthique pour la Corée et l'Afrique¹

Oung Byun

HK Research Professor, Hallym University

1. L'enjeu d'une nouvelle écriture de l'histoire

L'an 2000. Le siècle s'achève sur une inflation mémorielle sans précédent, un phénomène que d'aucuns qualifient de « tyrannie de la mémoire » en Occident. C'est dans ce contexte de saturation que Paul Ricœur publie *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, une œuvre monumentale qui n'est pas une méditation abstraite, mais une intervention civique. Dès les premières lignes, le philosophe confesse son trouble. Son intention est claire, sa volonté de prendre position, sans ambiguïté, à propos de la situation qu'il juge « inquiétante » de la société occidentale menacée par la vague mémorielle est manifeste :

Je reste troublé par l'inquiétant spectacle que donne le trop de mémoire ici, le trop d'oubli ailleurs, pour ne rien dire de l'influence des commémorations et des abus de mémoire — et d'oubli. L'idée d'une politique de la juste mémoire est à cet égard un de mes thèmes civiques avoués².

Cette formulation signale une rupture avec l'optimisme commémoratif des décennies précédentes, portées par la légitime reconnaissance des victimes mais menaçant de submerger la distance critique nécessaire à la discipline historique. Face au risque d'une mémoire tyrannique, qui enferme les communautés dans leur souffrance et entrave l'accès à une justice équitable, Ricœur ne se positionne pas contre la mémoire, mais pour une « politique de la juste mémoire ». Pour la communauté savante, cet ouvrage est reçu comme un moment décisif. Comme l'écrit François Dosse, historien et biographe de Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli* constitue à cet égard un « évènement », au sens où il surprend les historiens en leur offrant une « réponse éclairante qu'il donne aux exigences du moment »³. Dix ans plus tard, l'historien Christian Delacroix réaffirmera

¹ Le présent article constitue une version remaniée et substantiellement développée d'une réflexion initialement menée dans l'introduction de ma thèse de doctorat. Il vise à articuler la méthodologie historiographique de l'École des Annales à la philosophie de Paul Ricœur. Le manuscrit initial a été élaboré avec le précieux soutien de mon directeur de thèse, Jacques Revel, dont le décès en mars 2026 suscite ma profonde tristesse. En hommage à mon maître inestimable, ce travail est dédié à la mémoire de Jacques Revel ainsi qu'à sa grande amitié avec Paul Ricœur qui est aussi mon grand maître à penser.

² Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli* (Paris : Le Seuil, 2000), I (avertissement).

³ François Dosse, « Le moment Ricœur de l'historiographie », *Vingtième siècle, Revue d'histoire*, no. 69 (2001), 137–38. L'auteur est également le biographe de Ricœur, cf. François Dosse, *Paul Ricœur : Les sens d'une vie* (Paris : La Découverte/Poche, 2008).

l'importance de l'ouvrage, tout en notant que ses effets sur la pratique historique cheminent encore lentement⁴.

La problématique qui sous-tend notre analyse est la suivante : comment l'histoire peut-elle maintenir sa prétention à la vérité face à la concurrence des mémoires blessées et à la tentation du relativisme narratif qui la guette depuis le « tournant linguistique » ? Notre thèse est que la réponse de Ricœur, particulièrement dans sa phase la plus tardive, réside dans une alliance épistémologique, à la fois inattendue et profonde, entre sa phénoménologie de l'homme capable et la micro-analyse sociale développée au sein de l'École des Annales, notamment par Jacques Revel. Cette convergence, que nous nous proposons de mettre au jour, aboutit à un réalisme critique capable de « défataliser » le passé. Pour ce faire, nous commencerons par examiner l'état de la recherche sur les rapports entre Ricœur et les *Annales* afin de justifier la pertinence de notre approche. Nous analyserons ensuite l'aporie de la représentation qui oppose la fidélité mémorielle à la vérité historique. Puis, nous détaillerons l'architecture de la connaissance historique selon Ricœur, avant de nous concentrer sur le cœur de notre argument : le dialogue entre les jeux d'échelles de Revel, contextualisés au sein des débats internes des *Annales*, et la quête de défatalisation de Ricœur. Enfin, nous explorerons les enjeux éthiques et politiques de cette posture pour l'historien et le citoyen en introduisant le cas coréen et celui africain afin de démontrer la validité de la défatalisation.

2. Ricœur et les Annales : État des lieux d'un dialogue et justification d'une rencontre

L'étude des relations intellectuelles entre Paul Ricœur et l'École des Annales révèle un tableau complexe, marqué par une réception qualifiée de « profondément ambiguë », oscillant entre respect et suspicion⁵. Dès les années 1950, une période décrite comme « peu propice aux épistémologies hybrides », l'intervention de Ricœur en théorie de l'histoire fut à peine entendue⁶. Plus tard, sa trilogie *Temps et récit* (1983-1985) suscita une plus grande attention, mais resta souvent confinée aux cercles philosophiques. C'est avec *La mémoire, l'histoire, l'oubli* que le dialogue s'intensifie, à une époque où les historiens eux-mêmes, après le « tournant critique » de la fin des

⁴ Christian Delacroix, « La réception historique de *La mémoire, l'histoire, l'oubli* » (article présenté au colloque, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*: 10 ans après, Paris, Décembre 3-4, 2010). Il y estime que les résultats de l'influence de Ricœur « restent encore modestes, et cheminent lentement au sein de la nouvelle génération de chercheurs ». Il ajoute : « [...] les analyses de Ricœur ne sont que très peu mobilisées lors du récent débat sur la mémoire. [...] De la même façon que je n'ignore pas qu'il existe des appropriations plus déliées de certaines propositions de Ricœur, souvent moins visibles, et dans la mesure où l'on essaie de les appréhender en se créant l'espace restreint d'un séminaire à travers des travaux non publiés ou en cours notamment de la part des jeunes chercheurs. »

⁵ Christian Delacroix, « Ce que Ricœur fait des Annales: méthodologie et épistémologie dans l'identité des Annales », in *Paul Ricœur et les sciences humaines*, ed. Jonathan Roberge (La Découverte, 2007). Delacroix y décrit une réception « profondément ambiguë », oscillant entre respect et suspicion. Notre démarche consiste à analyser les raisons de cette ambiguïté en construisant un dialogue spécifique.

⁶ La période est qualifiée de « peu propice aux épistémologies hybrides » par Christian Delacroix, qui note que l'intervention de Ricœur en théorie de l'histoire fut à peine entendue dans les années 1950. Delacroix, « Ce que Ricœur fait des Annales ».

années 1980, s'interrogent sur les fondements de leur discipline : la vérité, la causalité, la mémoire, le récit et le temps⁷.

Cette évolution de la réception s'éclaire lorsqu'on la replace dans l'histoire même de l'École des Annales. La première génération, avec Marc Bloch et Lucien Febvre, avait ouvert le champ de l'histoire aux sciences sociales et initié l'« histoire des mentalités », s'intéressant à l'« outillage mental » d'une époque⁸. La deuxième génération, dominée par la figure de Fernand Braudel, a privilégié une approche structuraliste, quantitative et focalisée sur la « longue durée ». Dans ce paradigme, l'événement, considéré comme l'« écume » de l'histoire, était marginalisé, et la dimension narrative, suspectée d'être non scientifique, était rejetée⁹. C'est contre cette « autosatisfaction triomphaliste »¹⁰ de l'histoire structurale que Ricœur a d'abord développé sa critique, en défendant la réhabilitation de l'événement et du récit.

La troisième génération, celle de la « Nouvelle Histoire » avec des figures comme Jacques Le Goff, Pierre Nora et Emmanuel Le Roy Ladurie, a marqué un tournant. L'intérêt s'est déplacé des structures socio-économiques vers l'anthropologie historique, le culturel, le symbolique et l'imaginaire¹¹. Ce « tournant critique » de 1989, mené par des historiens comme Jacques Revel, Bernard Lepetit et Roger Chartier, a créé un terrain beaucoup plus favorable aux questionnements de Ricœur. La littérature existante documente ainsi des tensions spécifiques mais aussi des dialogues fructueux avec plusieurs figures de cette mouvance. Le débat avec Roger Chartier sur la narration historique et le concept d'histoire comme fiction, ou encore le dialogue avec Michel de Certeau sur l'opération historiographique, sont bien établis¹². Ricœur a également explicitement contesté la marginalisation de l'événement par Braudel, arguant que l'événement constitue une composante intégrale du triptyque structure-conjoncture-événement¹³. Ces échanges, bien que parfois conflictuels, témoignent d'un engagement mutuel sur des questions épistémologiques

⁷ Le « tournant critique » des Annales est marqué par l'éditorial programmatique de 1989, qui appelait à un réexamen des fondements de la discipline. Ce contexte a rendu les historiens plus réceptifs aux questions de Ricœur sur la vérité, la causalité et le récit. Voir : La Rédaction, « Tentons l'expérience », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations* 44, no. 6 (1989), 1317–23.

⁸ Lucien Febvre, *Le Problème de l'incroyance au XVI^e siècle : la religion de Rabelais* (Paris : Albin Michel, 1942). Febvre y développe le concept d'« outillage mental » pour décrire les catégories de pensée et de sensibilité propres à une époque, qui limitent ce qu'il est possible de penser.

⁹ Fernand Braudel, « Histoire et Sciences sociales : La longue durée », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations* 13, no. 4 (1958), 725–53.

¹⁰ L'expression est de Ricœur, utilisée pour caractériser l'attitude de l'école des Annales à laquelle il s'opposait par sa proposition de dialogue entre philosophie et histoire.

¹¹ Voir Jacques Le Goff and Pierre Nora, eds., *Faire de l'histoire*, 3 vols. (Paris : Gallimard, 1974). Cet ouvrage-manifeste de la « Nouvelle Histoire » explore de « nouveaux problèmes », de « nouvelles approches » et de « nouveaux objets », marquant le tournant vers une histoire culturelle et anthropologique.

¹² Pour une analyse de la relation Ricœur-Certeau, voir François Dosse, Paul Ricœur et Michel de Certeau : L'histoire : entre le dire et le faire (Paris : L'Herne, 2006). Ricœur reprend et discute la tripartition de l'opération historiographique de Certeau dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli*.

¹³ Paul Ricœur, *Temps et récit*, tome 1 : L'intrigue et le récit historique (Paris : Le Seuil, 1983). La critique de la conception braudélienne du temps et de l'événement y est un fil conducteur.

fondamentales, qui culmineront dans ce que certains ont appelé une « guerre des mémoires » après la parution de son grand œuvre de 2000¹⁴.

Cependant, un examen attentif de la littérature secondaire révèle une lacune surprenante : bien que les interactions de Ricœur avec Chartier, de Certeau ou Braudel soient abondamment commentées, la relation spécifique avec Jacques Revel reste sous-théorisée. Cette absence est d'autant plus remarquable que Revel est une figure centrale de la troisième et quatrième génération des *Annales*, et que son travail, notamment sur la micro-histoire et les « jeux d'échelles », offre des résonances méthodologiques et épistémologiques frappantes avec les préoccupations tardives de Ricœur. En effet, Ricœur lui-même cite et rend hommage à l'ouvrage *Jeux d'échelles* dans ses propres écrits et interventions¹⁵, et les deux hommes ont directement échangé lors d'émissions radiophoniques¹⁶.

C'est précisément cette lacune théorique qui fonde la légitimité et l'originalité de notre présente étude. Plutôt que de découvrir une relation inexistante, nous proposons de construire la rencontre qui n'a pas été explicitement thématisée. Nous soutenons que la méthodologie critique de Revel, axée sur la variation des échelles d'observation comme outil de déconstruction des certitudes et de mise au jour de la complexité sociale, fournit une réponse pratique et historiographique aux apories philosophiques que Ricœur cherche à résoudre. En mettant en regard la notion de « défatalisation » de l'histoire, chère à Ricœur, et l'effet d'« estrangement »¹⁷ produit par les jeux d'échelles de Revel, nous entendons démontrer une convergence épistémologique puissante. Cet article vise donc à articuler ce dialogue manquant, révélant comment la pratique de l'historien (Revel) et la réflexion du philosophe (Ricœur) convergent vers un même objectif : fonder un réalisme critique qui rend justice à la fois à la réalité du passé et à la liberté des acteurs qui l'ont façonné.

3. Entre fidélité et vérité, le défi de la représentation

L'urgence avec laquelle Paul Ricœur tente de refonder l'opération historiographique ne saurait être saisie indépendamment des séismes épistémologiques qui ont fracturé la discipline

¹⁴ L'expression « guerre des mémoires » est utilisée pour décrire les controverses déclenchées par la publication de *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, notamment autour des pathologies de la mémoire collective et du « devoir de mémoire ».

¹⁵ Paul Ricœur, « La juste mémoire », *Répliques*, France Culture, Septembre 9, 2000. Dans cette émission, il déclare : « j'attache beaucoup d'importance à la micro-histoire parce que, si la fatalité semble associée dans la macro histoire mais dès qu'on descend des échelles, (ici, je rends hommage à Jacques Revel et à son livre *Jeux d'échelles* auquel je dois beaucoup), c'est que l'on ne voit pas les mêmes choses à différent d'étages. » Cette reconnaissance directe justifie notre insistance sur la convergence entre les deux penseurs.

¹⁶ Paul Ricœur and Jacques Revel, « Le grand entretien », *Les Lundis de l'histoire*, France Culture, janvier 22, 2001. Cette émission, animée également par Roger Chartier, fut organisée à l'occasion de la parution de *La mémoire, l'histoire, l'oubli* et constitue une source primaire de leur dialogue.

¹⁷ Jacques Revel, « Microanalyse et construction du social », in *Jeux d'échelles : La micro-analyse à l'expérience*, ed. Jacques Revel (Gallimard/Le Seuil, 1996), 32. Revel emprunte ce concept aux formalistes russes pour décrire l'effet de dépaysement cognitif produit par la variation d'échelle.

depuis les années 1970. Le premier de ces défis fut posé par l'offensive du narrativisme¹⁸, magistralement incarnée par les thèses de Hayden White. En démontrant que tout récit historique est inévitablement pré-structuré par des tropes poétiques, le tournant linguistique a eu le mérite de dévoiler les artifices de la mise en intrigue ; toutefois, il a simultanément engendré un relativisme vertigineux, menaçant de réduire l'histoire à une sous-catégorie de la fiction littéraire.

Si cette dissolution de la frontière entre vérité et fiction pouvait n'apparaître que comme une aporie théorique, son instrumentalisation idéologique a prouvé son danger existentiel. C'est dans la brèche ouverte par ce relativisme que s'est engouffré le négationnisme contemporain¹⁹. Les travaux pionniers de Pierre Vidal-Naquet, dans sa riposte face aux distorsions meurtrières de Robert Faurisson, ont marqué une étape cruciale : ils ont mis en évidence que face à la falsification organisée, l'histoire ne pouvait se contenter de sa dimension narrative. L'historiographie se devait de revendiquer une fonction d'attestation irréductible. À l'heure où les régimes de post-vérité²⁰ exacerbent cette équivalence des discours, la quête d'une assise référentielle solide devient un impératif de salubrité publique.

¹⁸ L'épistémologie de l'histoire, redéfinie comme une construction fondamentalement narrative et linguistique plutôt qu'une science strictement objective, a été initialement illustrée par Arthur C. Danto dans *Analytical Philosophy of History* (1965) à travers son concept de rétrodiction asymétrique et de « phrase narrative », ainsi que par Paul Veyne dans *Comment on écrit l'histoire : essai d'épistémologie* (1971), qui qualifie la discipline de « roman vrai » subjectif et strictement idiographique. Cette perspective est ensuite théorisée et radicalisée par Hayden White dans *Metahistory: The Historical Imagination in Nineteenth-Century Europe* (1973), qui démontre que tout travail historique repose inévitablement sur une « mise en intrigue » poétique inavouée utilisant des tropes littéraires, et par Franklin R. Ankersmit dans *Narrative Logic: A Semantic Analysis of the Historian's Language* (1981), qui conclut que le récit historique fonctionne de manière globale comme une vaste structure métaphorique autonome, coupant ainsi le lien de vérification directe avec la réalité factuelle du passé.

¹⁹ Face à la falsification de l'histoire, Jean-François Lyotard théorise dans *Le Différend* (1983) la perversité logique du déni qui réduit au silence les victimes décédées, une réflexion complétée sur le plan de l'éthique historique par Pierre Vidal-Naquet dans *Les Assassins de la mémoire : « Un Eichmann de papier »* et autres essais sur le révisionnisme (1987), qui refuse catégoriquement tout débat avec ceux qui nient l'existence de la réalité factuelle. Cette défense de la vérité est ensuite empiriquement et structurellement analysée par Deborah Lipstadt dans *Denying the Holocaust: The Growing Assault on Truth and Memory* (1993), qui démontre comment cette attaque globale contre la mémoire instrumentalise insidieusement le relativisme académique, et par Valérie Igounet dans *Histoire du négationnisme en France* (2000), qui dresse une cartographie rigoureuse de l'ingénierie intellectuelle de la haine et des réseaux de propagation de ce courant depuis 1945.

²⁰ L'analyse des fondements et des dangers de l'ère post-vérité est conjointement menée par Myriam Revault d'Allonnes dans *La Faiblesse du vrai : Ce que la post-vérité fait à notre monde commun* (2018), qui démontre comment l'indifférence toxique à la réalité menace de détruire le « monde commun » d'Arendt, et par Lee McIntyre dans *Post-Truth* (2018), qui souligne empiriquement que ce mépris des preuves constitue avant tout une stratégie politique délibérée d'affirmation du pouvoir. Face à cette crise idéologique, des solutions philosophiques émergent avec Maurizio Ferraris dans *Post-vérité et autres énigmes* (2019), qui lie ce phénomène au relativisme postmoderne et milite pour le retour d'une ontologie forte face aux faits, une exigence métaphysique que parachève Claudine Tiercelin dans *La Post-vérité ou le dégoût du vrai* (2023) en plaidant vigoureusement pour le réarmement de nos vertus épistémiques comme ultime antidote contre la manipulation numérique et le nivellement par l'émotion.

De surcroît, le champ de l'histoire globale est aujourd'hui traversé par les remises en question fondamentales du postcolonialisme²¹. Bien que ce courant ait accompli une salubre déconstruction de l'hégémonie conceptuelle occidentale, il porte en lui le risque d'une nouvelle sclérose déterministe. La tendance à substituer aux grands récits impériaux de nouvelles mythologies fondées sur la fixité de l'oppression risque de nier la complexité des stratégies d'acteurs. Face au narrativisme qui dissout le réel, au négationnisme qui le mutile, et aux dérives de certaines postures postcoloniales qui le figent dans le marbre de la victimisation, le « réalisme critique » ricœurien s'offre non comme un retour nostalgique au positivisme, mais comme une thérapeutique épistémologique et éthique de la complexité.

Dans ce contexte de la nébuleuse historiographique de son temps, l'intervention de Ricœur en 2000 marque une évolution majeure dans sa propre pensée. Alors que dans *Histoire et vérité* (1955)²² ou *Temps et récit* (1983-1985)²³, la question de la mémoire restait absente ou subordonnée, elle devient ici le problème central. À contre-courant de la vague mémorielle, il reprend à bras le corps la question de la mémoire en relisant Henri Bergson²⁴. Ce retour aux fondamentaux n'est pas un repli ; c'est une stratégie pour affronter l'énigme de la survivance du passé et de sa « reconnaissance » : comment être sûr que ce dont on se souvient a réellement été ? Ricœur montre que la mémoire est liée à la question d'« un rapport au passé par l'absence de ce qui a été autrefois mais qui n'est plus ». À partir de là, une double question se pose : comment se souvenir fidèlement de ce qui a été, et comment représenter ce qui fut en termes de vérité historique²⁵ ?

²¹ La déconstruction de l'hégémonie occidentale et l'affirmation de l'agentivité des peuples colonisés ont été magistralement initiées par Edward W. Said dans *Orientalism* (1978), qui démontre comment l'Occident a institutionnalisé une représentation stéréotypée de l'Orient pour légitimer structurellement son impérialisme, une démarche complétée sur le terrain par Ranajit Guha dans *Elementary Aspects of Peasant Insurgency in Colonial India* (1983), qui décrypte la grammaire des soulèvements pour prouver que les paysans assujettis étaient des agents historiques conscients dotés de leurs propres logiques d'insurrection. Cette critique radicale est ensuite élargie sur le plan conceptuel et politique par Dipesh Chakrabarty dans *Provincializing Europe : Postcolonial Thought and Historical Difference* (2000), qui conteste l'universalité des modèles occidentaux et appelle à repenser les temporalités plurielles sans faire de l'Europe le gabarit par défaut, ainsi que par Achille Mbembe dans *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine* (2000), qui analyse les formes entremêlées de domination dans les États postcoloniaux tout en exposant les modes de subjectivation par lesquels les citoyens ordinaires inventent leur résistance et leur agentivité au quotidien.

²² Paul Ricœur, *Histoire et vérité* (Esprit, 1955).

²³ Paul Ricœur, *Temps et récit*, 3 volumes (Paris : Le Seuil, 1983-1985).

²⁴ Sur l'importance de cette relecture, voir François Azouvi, *La gloire de Bergson : essai sur le magistère philosophique* (Paris : Gallimard, 2007).

²⁵ Dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, la mémoire se voit attribuer une place centrale pour sa fonction de reconnaissance du passé. Cependant, Ricœur a renversé cette perspective trois ans plus tard. En reprenant la dialectique entre mémoire et histoire, il commence par l'écriture de l'histoire destinée à être réappropriée par les lecteurs. La mémoire n'est plus une matrice fondatrice mais doit être instruite et corrigée par l'histoire. Il écrit : « Ce que je propose aujourd'hui, c'est de déplacer le point de vue adopté de l'écriture à la lecture, ou, en termes plus larges, de l'élaboration littéraire du travail historique à sa réception, soit publique, soit privée, selon les lignes d'une herméneutique de la

La première question, celle de la reviviscence mémorielle, est régie par un vœu de fidélité. La seconde, celle de l'écriture du passé, vise la vérité. Ces deux régimes, bien que distincts, sont dans un « rapport compétitif ». C'est ici que Ricœur opère un virage décisif vers ce que Johann Michel nomme un « réalisme critique »²⁶. Alors qu'il avait longuement exploré la dimension narrative de l'histoire, insistant sur sa proximité structurelle avec la fiction²⁷, il défend désormais la « positivité du verbe "être" en histoire ». Face aux défis du narrativisme radical et du négationnisme, il établit une distinction forte :

[...] l'un des arguments de mon livre c'est que les difficultés que rencontrent les histoires sont déjà présentes d'une façon tout à fait spécifique avec la mémoire. [...] ce que la mémoire apporte comme problématique irréductible, c'est un rapport au passé par l'absence et cette question me tourmente de bout en bout, à savoir comment on peut représenter l'absent qui a été autrefois mais qui n'est plus. [...] Or avec la question de la représentation vient la question de la vérité ; comment peut-il y avoir vérité de ce qui n'est pas présent mais de ce qui néanmoins ne doit jamais être confondu avec la fiction ? Parce que la fiction, elle aussi, a un rapport à l'absence. C'est bien en fait, c'est comme un débat entre deux absences. Une absence d'un irréel qui jamais ne fut [...] Tandis que si le personnage historique ou les événements historiques [...] ont une prétention à être historiques et non pas fictives à travers l'absence à l'avoir été.²⁸

Cette distinction entre la visée référentielle de l'histoire (l'avoir-été) et l'irréalité de la fiction est au cœur de son réalisme critique. Pour Ricœur, l'histoire n'est pas une simple construction discursive ; elle a une dette envers le réel. Le « fait historique » n'est pas une donnée brute, mais un « fait avéré ». Ricœur insiste sur cet adjectif : « "avéré", c'est-à-dire, il est rendu vrai par les procédures de vérification et d'observation et alors de grand travail d'explication et de

réception. [...] Les questions en jeu concernent la mémoire, non plus comme simple matrice de l'histoire mais comme réappropriation du passé historique par une mémoire que l'histoire a instruite et bien souvent blessée ». Cf. Paul Ricœur, « Mémoire, histoire, oubli », *Esprit* (2006), 21. Cet article est la traduction d'une conférence prononcée à Budapest le 8 mars 2003.

²⁶ Johann Michel, « L'énigme de la représentance entre l'onto-poétique et la pulsion réaliste » (l'article présenté au colloque, *La mémoire, l'histoire, l'oubli : 10 ans après*, Paris, Décembre 3-4, 2010).

²⁷ Dans *Temps et récit*, Ricœur résiste à la substitution du problème de la causalité par celui de la narrativité, tout en reconnaissant la fonction cognitive du récit. Il écrit : « La fonction cognitive de la narrativité me paraît, tout compte fait, mieux reconnue si elle est reliée à la phase représentative du passé du discours historique. [...] Dans la mesure où la représentation n'est pas une copie, une mimésis passive, la narrativité ne souffrira aucunement d'être associée au moment proprement littéraire de l'opération historiographique. » (Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 235-36). Jacques Revel s'accorde avec cette vision, notant que si le récit peut sembler un recul scientifique, il est aussi « investi aujourd'hui de fonctions cognitives nouvelles » (Jacques Revel, « Ressources narratives et connaissance historique », *Enquête*, no. 1 (1995), 43). La célèbre analyse par Ricœur de *La Méditerranée* de Braudel comme un récit qui veut tourner le dos au récit en est une autre illustration. Revel a commenté cette analyse en soulignant sa portée philosophique (Jacques Revel, « Histoire, récit et fiction », intervention lors de la Semaine de l'histoire 2009 : Histoire et fiction, École normale supérieure, Paris, Janvier 29, 2009).

²⁸ Paul Ricœur, in « *Le grand entretien* ».

compréhension »²⁹. Ce n'est pas un réalisme naïf à la post-Ranke³⁰, qui croirait pouvoir ressusciter le passé « tel qu'il fut », mais un réalisme procédural, qui passe par le travail critique de l'historien.

Cette posture s'ancre dans sa théorie plus large de la triple *mimesis*, développée dans *Temps et Récit*. *Mimesis I* est la préfiguration, le monde de l'action déjà structuré par des symboles, des règles et une temporalité vécue. L'histoire, comme la vie, est déjà pré-narrée. *Mimesis II* est la configuration, l'acte de « mise en intrigue » (*emplotment*) par lequel l'historien, comme le romancier, compose une totalité intelligible à partir d'événements dispersés. C'est l'opération créatrice qui transforme une succession en une configuration. Enfin, *Mimesis III* est la refiguration, le moment où le lecteur reçoit l'œuvre et où le monde du texte rencontre le monde du lecteur, transformant sa compréhension de l'action et de sa propre existence³¹. Dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Ricœur renforce la dimension référentielle de *Mimesis II* pour l'histoire : la mise en intrigue de l'historien n'est pas libre, elle est contrainte par la phase documentaire et la visée de vérité. L'histoire, bien que narrative, « se rapporte à ce qui a réellement eu lieu »³².

4. L'architecture de la connaissance historique

Pour structurer cette épistémologie du « fait avéré », Ricœur reprend et enrichit la tripartition de l'opération historiographique proposée par Michel de Certeau³³ : la phase documentaire (l'archive), la phase d'explication/compréhension, et la phase représentative (l'écriture). À chaque étape, il souligne le rôle de l'interprétation, non comme un biais subjectif, mais comme une composante essentielle de la quête de vérité.

Loin de récuser l'importance de la notion d'interprétation je propose de lui donner une aire d'application beaucoup plus vaste que celle que lui assignait Dilthey ; il y a, selon moi, de l'interprétation aux trois niveaux du discours historique, au niveau documentaire, au niveau de l'explication/compréhension, au niveau de la représentation littéraire du passé. En ce sens, l'interprétation est un trait de la recherche de la vérité en histoire qui traverse les trois niveaux.³⁴

La première phase, documentaire, marque la rupture avec la mémoire vive. L'archive n'est pas la mémoire ; elle est une trace institutionnalisée, un reste matériel qui atteste que quelque chose

²⁹ Paul Ricœur, in « *Le grand entretien* ».

³⁰ Cependant, la promotion par Ricœur de la « positivité du verbe "être" » nécessite de purger le débat historiographique d'un malentendu persistant. Il est d'usage d'opposer le réalisme ricœurien à un prétendu « réalisme naïf » dont Leopold von Ranke serait le père fondateur. Or, une lecture rigoureuse de son essai sur *Le concept d'histoire universelle* (1831) révèle une matrice conceptuelle infiniment plus sophistiquée. Loin d'un fétichisme du document brut, Ranke érigeait sa méthode en opposition à la philosophie spéculative de Hegel. Il ambitionnait de saisir le développement du divin (*das Göttliche*) dans l'immanence de la contingence événementielle, concevant l'histoire universelle comme une totalité où la liberté humaine et les nécessités politiques tissent une épopée providentielle. Ricœur ne bataille donc pas contre Ranke, mais contre l'amnésie épistémologique du positivisme tardif.

³¹ Paul Ricœur, *Temps et récit, tome 1 : L'intrigue et le récit historique* (Paris : Le Seuil, 1983), 85–119.

³² Paul Ricœur, *Temps et récit, tome 3 : Le temps raconté* (Paris : Le Seuil, 1985), 208.

³³ Michel de Certeau, *L'écriture de l'histoire* (Paris : Gallimard, 1975), 358.

³⁴ Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 235.

a eu lieu. C'est le moment de la preuve, de la critique des sources, où l'historien établit la base factuelle de son travail. Cette phase est déjà interprétative, car le choix de l'archive, la question posée au document, orientent l'enquête.

La phase d'explication/compréhension est particulièrement décisive. C'est ici que Ricœur résout le vieux dualisme hérité de Wilhelm Dilthey qui opposait l'« expliquer » (*Erklären*) des sciences de la nature à la « comprendre » (*Verstehen*) des sciences de l'esprit³⁵. S'appuyant sur Max Weber et la philosophie analytique de l'action (notamment G. H. von Wright), il propose un modèle mixte de « compréhension explicative ». L'historien ne se contente pas de revivre le passé par empathie ; il demande « pourquoi ? ». La spécificité de la réponse historique réside dans la pluralité des schémas causals, cet « éventail du "parce que" » qui intègre causes matérielles, motifs psychologiques et raisons sociales. C'est cette multiplicité qui distingue radicalement l'histoire de la mémoire, laquelle tend à l'unicité et à la simplification du récit.

Je dois beaucoup à la philosophie anglaise [...] avec l'idée de multiplicité des réponses à la question « pourquoi ». L'éventail du « parce que » qui m'a fait éliminer complètement la querelle diltheyenne : l'opposition entre expliquer et comprendre. C'est Max Weber d'ailleurs qui, de très longtemps, m'en avait écarté avec l'idée qu'expliquer c'est comprendre, c'est-à-dire, c'est une compréhension explicative³⁶.

Enfin, la phase de l'écriture, ou « représentance », n'est pas une simple mise en texte. Elle est gouvernée par ce que Ricœur, s'inspirant de Kant, nomme le « jugement d'importance » de l'historien³⁷. C'est la subjectivité de l'historien, en tant que sujet épistémique appliquant rigoureusement des catégories d'analyse, qui construit l'objectivité historique. L'objectivité n'est pas une neutralité passive, mais le résultat d'une subjectivité méthodique qui choisit, découpe et hiérarchise. L'interprétation n'est donc pas une passion personnelle, mais un acte épistémique : « la clarification des concepts et des arguments, l'identification des points de controverse, la mise à plat des options prises »³⁸. C'est en cela que l'histoire est, pour Ricœur, une « science herméneutique »³⁹ par excellence, où l'intention de vérité qualifie chaque étape du travail.

³⁵ Wilhelm Dilthey, *Introduction à l'étude des sciences humaines* (1883). Dilthey est la figure centrale de l'historicisme allemand qui a cherché à fonder l'autonomie épistémologique des *Geisteswissenschaften* (sciences de l'esprit) par rapport aux *Naturwissenschaften* (sciences de la nature).

³⁶ Paul Ricœur, in « *Le grand entretien* ».

³⁷ Cette idée apparaît dès *Histoire et vérité*. Cf. Paul Ricœur, « Objectivité et subjectivité en histoire », in *Histoire et vérité* (*Esprit*, 1955), 30.

³⁸ Paul Ricœur, « L'écriture de l'histoire et la représentation du passé », *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 55, no. 4 (2000), 746–47.

³⁹ Pour une synthèse, voir Johann Michel, « L'histoire comme science herméneutique : la contribution épistémologique de Paul Ricœur », in *L'Histoire*, ed. Christian Delacroix, François Dosse, and Patrick Garcia (Paris : Vrin, 2010), 209–29.

5. Jeux d'échelles et défatalisation : le cœur du dialogue Revel/Ricœur

C'est dans la phase explicative que la convergence entre Ricœur et Jacques Revel devient la plus manifeste et la plus féconde. Revel, commentant Ricœur, souligne que c'est précisément dans ce registre de l'explication que l'histoire « prend les distances maximales avec la mémoire »⁴⁰. Le temps organique et fluide de la mémoire s'oppose au temps de l'historien, qui est une construction plurielle, hétérogène, faite de durées et de séquençages discontinus. Pour Revel, le « talent de l'historien » consiste à maîtriser cette « multiplicité des durées ». L'outil privilégié de cette construction est la variation des échelles d'observation, théorisée dans l'ouvrage collectif *Jeux d'échelles*⁴¹.

Et ce qui est fait au niveau du temps se retrouve au niveau de ce qu'on appelle maintenant les [...] échelles, les échelles temporelles comme il y a les échelles spatiales, celle de la norme et des processus. L'idée étant que lorsqu'on observe une réalité ou l'ensemble à des échelles différentes n'est pas la même chose qu'on observe mais des organisations et des configurations qui sont discontinues.⁴²

Cette approche, au cœur de la micro-histoire, n'est pas un simple effet de zoom. Changer d'échelle, c'est changer la nature de l'objet observé et les questions qu'on lui pose. La micro-histoire, dont les figures de proue italiennes sont Carlo Ginzburg et Giovanni Levi, s'est développée en réaction contre une histoire sérielle et quantitative qui risquait de dissoudre les individus dans des moyennes statistiques. En se concentrant sur un cas singulier, un village (comme Le Roy Ladurie dans *Montaillou*⁴³), un individu (comme Ginzburg avec son meunier Menocchio⁴⁴), ou un événement apparemment mineur, l'historien cherche à révéler les logiques sociales à l'œuvre. Il ne s'agit pas de considérer le cas comme représentatif de la totalité, mais comme un « exceptionnel normal » (selon l'expression d'Edoardo Grendi) qui, par son anomalie même, met en lumière les normes, les conflits et les stratégies d'acteurs habituellement invisibles. L'effet critique de ce changement d'échelle est ce que Revel, citant les sémioticiens, appelle l'« étrangeté » : un « dépaysement par rapport aux catégories d'analyse et aux modèles interprétatifs du discours historiographique dominant »⁴⁵. En descendant du macro au micro, on brise les évidences, on déconstruit les grandes entités (l'État, la Classe) pour observer comment elles sont vécues, négociées ou contournées par les acteurs.

Cependant, l'analyse microscopique ne garantit pas automatiquement l'affranchissement de la fatalité historique. Sans réflexivité, la micro-histoire risque de sombrer dans l'érudition anecdotique ou un manichéisme réducteur figeant le récit dans l'opposition entre élites oppressives et subalternes romantisés, ce qui ne ferait que relocaliser la fatalité. Pour éviter cette calcification, l'approche formalisée par Jacques Revel dans *Jeux d'échelles* (1996) déploie toute sa puissance

⁴⁰ Jacques Revel, in « *Le grand entretien* ».

⁴¹ Jacques Revel, ed., *Jeux d'échelles : La micro-analyse à l'expérience* (Gallimard/Le Seuil, 1996).

⁴² Jacques Revel, in « *Le grand entretien* ».

⁴³ Emmanuel Le Roy Ladurie, *Montaillou, village occitan de 1294 à 1324* (Gallimard, 1975).

⁴⁴ Carlo Ginzburg, *Le Fromage et les Vers : L'univers d'un meunier du XVI^e siècle* (Flammarion, 1980).

⁴⁵ Jacques Revel, « Microanalyse et construction du social », p. 32.

heuristique grâce à la *variation dynamique des échelles*⁴⁶. C'est l'aller-retour constant entre les focales qui brise la linéarité du récit : l'observation macroscopique d'un État répressif révèle, à l'échelle locale, des aménagements tactiques, des silences stratégiques et des zones de négociation.

En soumettant le passé à des décentrement successifs, le jeu d'échelles *défamiliarise* le monde social et arrache les objets historiques à leur évidence naturelle. Cette procédure constitue l'instrument technique le plus abouti de la défatalisation voulue par Ricœur. Elle démontre empiriquement que les contraintes globales n'ont jamais totalement aboli la marge d'incertitude dans laquelle les acteurs passés ont exercé leur intelligence tactique et leur liberté.

C'est ici que se noue l'enjeu philosophique et politique majeur : la « défatalisation » de l'histoire, pour laquelle Ricœur a longtemps affronté la fatalité philosophique de Martin Heidegger afin de sauver « l'être vivant » contre « l'être-pour-la-mort »⁴⁷. Cependant, Ricœur emprunte, dans le cadre de l'intervention philosophique dans le champ historiographique, ce concept à la thèse de Raymond Aron de 1938⁴⁸, mais il lui donne une nouvelle vie en le connectant à la pratique de la micro-histoire et aux travaux de Bernard Lepetit sur la théorie de l'action⁴⁹. L'histoire macroscopique, celle de la longue durée braudélienne, risque toujours de produire un effet de destin, où les événements semblent s'enchaîner avec la force de la nécessité. La variation d'échelle est l'antidote à cette fatalité rétrospective. Ricœur rend explicitement hommage à cette approche :

Justement, peut-être, c'est ici que l'histoire reprend avantage [...] et à savoir la défatalisation.
[...] Mais qu'est-ce que cela veut dire la défatalisation ? C'est revenir en imagination au moment où il y avait des choix et par conséquent, c'est rétablir la situation d'incertitude. Je

⁴⁶ Les italiques sont de nous.

⁴⁷ Cependant, l'exigence de « défatalisation » du passé, que Ricœur érige en horizon épistémologique ultime de l'opération historiographique, ne saurait être cantonnée à un simple ajustement de la méthode. Elle plonge ses racines dans une vaste confrontation ontologique avec la phénoménologie de Martin Heidegger, dont les termes se cristallisent magistralement dans l'article de Ricœur paru dans *la Revue de Métaphysique et de Morale* en 1998, « La marque du passé ». Dans le cadre analytique posé par Heidegger dans *Être et temps* (1927), l'historicité du *Dasein* repose sur une « répétition » qui l'assujettit inévitablement au « destin » (*Geschick*) de sa communauté. Ce biais téléologique enferme ainsi l'histoire dans une fatalité ontologique, oblitérant la contingence radicale et la liberté humaine. À l'inverse, Ricœur entreprend de démanteler ce paradigme destinal. Il refuse de concevoir le passé sous le signe de la privation, postulant au contraire la densité ontologique absolue de l'« avoir-été-vivant ». Les acteurs historiques n'étaient pas les rouages résignés d'un destin aveugle, mais des individus capables confrontés à l'incertitude de leurs projets. De ce basculement découle une mutation épistémologique et éthique majeure : Ricœur substitue le statut dynamique du *témoignage* à la métaphore passive de la trace, et remplace le destin par la notion de *dette éthique*. La défatalisation est alors redéfinie comme un *travail critique de remémoration* qui déchire l'évidence rétrospective pour restituer aux événements passés leur incertitude fondatrice. En s'appuyant sur cette ontologie de l'« homme capable », l'écriture historique libère définitivement l'action humaine de l'illusion de la nécessité.

⁴⁸ Raymond Aron, *Introduction à la philosophie de l'histoire : Essai sur les limites de l'objectivité historique* (Paris : Gallimard, 1938). Ricœur analyse ce thème en détail dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 497–98.

⁴⁹ L'appropriation par Ricœur de la tradition des Annales est soulignée par Christian Delacroix. Cf. Christian Delacroix, « Ce que Ricœur fait des Annales : méthodologie et épistémologie dans l'identité des Annales », in *Paul Ricœur et les sciences humaines*, ed. Jonathan Roberge (Paris : La Découverte, 2007).

me permets de dire que je rejoins sur le plan historique les microhistoriens italiens. J'attache beaucoup d'importance à la micro-histoire parce que, si la fatalité semble associée dans la macro histoire mais dès qu'on descend des échelles, (ici, je rends hommage à Jacques Revel et à son livre *Jeux d'échelles* auquel je dois beaucoup), c'est que l'on ne voit pas les mêmes choses à différent d'étages. [...] Le travail de l'historien est de remonter au révolu de l'avoir été et c'est de remonter à des situations d'incertitude et de négociation des acteurs de l'histoire.⁵⁰

En rejoignant « le meunier italien du 17^{ème} siècle négociant sa survie », l'historien retrouve l'incertitude des acteurs et leur redonne leur statut d'agents capables de décision. Ce recentrement de l'histoire sur une philosophie de l'action opère une « réouverture du champ de la décision ». Il devient possible de montrer que les acteurs sociaux ont été des « êtres de décisions non pas simplement de nécessité »⁵¹. La multiplicité des savoirs historiques, loin d'être un émiettement⁵², devient ainsi la condition épistémologique et morale de l'écriture d'une histoire libératrice. Cette pensée de la discontinuité, bien que distincte de celle de Foucault, est intégrée par Ricœur comme une composante essentielle de la temporalité historique⁵³.

6. Éthique de l'historien et politique de la mémoire

Cette convergence épistémologique débouche sur une posture éthique et civique partagée. Face à l'injonction contemporaine du « devoir de mémoire », Ricœur et Revel proposent une voie plus exigeante. Cette problématique s'inscrit dans un débat plus large sur la mémoire collective, initié par le sociologue Maurice Halbwachs. Pour Halbwachs, toute mémoire individuelle est socialement encadrée ; nous nous souvenons à travers les « cadres sociaux de la mémoire » (langage, espace, temps) fournis par les groupes auxquels nous appartenons⁵⁴. Il distingue la mémoire collective, vivante et portée par un groupe, de l'histoire, qui est une reconstruction savante et distanciée. Plus tard, Pierre Nora prolongera cette intuition en affirmant que nous vivons à une époque où les « milieux de mémoire » (où la mémoire se transmettait organiquement) ont disparu, nous obligeant à créer des « lieux de mémoire » (archives, musées, commémorations) pour ancrer artificiellement un passé qui nous échappe⁵⁵.

⁵⁰ Paul Ricœur, « *La juste mémoire* ».

⁵¹ Paul Ricœur, « *La juste mémoire* ».

⁵² Du point de vue de Ricœur, l'accusation d'« histoire en miettes » adressée aux *Annales* par François Dosse (*L'histoire en miettes : Des « Annales » à la nouvelle histoire* [La Découverte, 1987]) semble injuste. Pour le philosophe, la multiplicité des savoirs historiques n'est pas un problème à résoudre mais une condition vitale, à la fois épistémologique et morale, de l'écriture de l'histoire.

⁵³ Ricœur intègre la discontinuité à son approche générale, à la différence de Foucault. Il écrit dès 1955 : « il n'est pas mauvais, pour se garder soi-même du fantasme, non seulement de multiplier les perspectives explicatives, mais de garder pratiquement le sentiment de la discontinuité des problèmes ». Cf. Ricœur, *Histoire et vérité*, 89–97.

⁵⁴ Maurice Halbwachs, *Les Cadres sociaux de la mémoire* (Paris : Albin Michel, 1994); et *La Mémoire collective* (Paris : Albin Michel, 1997).

⁵⁵ Pierre Nora, « Entre Mémoire et Histoire : La problématique des lieux », in *Les Lieux de Mémoire*, t. 1 : La République, ed. Pierre Nora (Paris: Gallimard, 1984), XVII–XLII.

C'est dans ce contexte de rupture que le « devoir de mémoire » émerge comme une injonction morale. Ricœur, tout en reconnaissant sa légitimité, notamment la justice due aux victimes, y voit un danger. Il préfère parler de « travail de mémoire » pour éviter une moralisation qui court-circuiterait l'analyse critique et risquerait de figer les communautés dans une « humeur de la victimisation »⁵⁶. Le travail de mémoire, pour être juste, doit être « instruit et bien souvent blessé » par l'histoire⁵⁷. L'histoire, par sa critique des sources, sa mise en contexte et sa pluralité explicative, a une fonction thérapeutique : elle corrige les abus de la mémoire (mémoire empêchée, mémoire manipulée) et de l'oubli (oubli commandé, comme l'amnistie)⁵⁸.

Jacques Revel adopte une position qui peut sembler plus radicale, mais qui rejoint le même objectif. Il revendique un « devoir d'histoire » contre le devoir de mémoire, fondé sur une lutte contre l'identification. Cette froideur méthodologique n'est pas une insensibilité, mais une condition de la production d'une vérité partageable, qui transcende les appartenances.

[...] quand je parle du devoir d'histoire, je le fais face à l'invasion mémorielle qui envahit nos contrées depuis vingt-cinq ou trente ans [...]. Et je le fais avec l'idée que ce qui est pour moi maîtresse dans l'histoire : c'est qu'elle ne propose pas d'identification. Je peux dire un mot un peu personnel : je n'ai pas de sentiment d'identification et je n'ai pas de sympathie pour le passé. Je pense que le passé c'est un objet d'analyse particulier [...]. Pour moi, faire de l'histoire, c'est précisément lutter contre l'identification.⁵⁹

Cette posture, loin d'être un repli dans une tour d'ivoire scientifique, est un engagement civique. L'histoire, en défatalisant le passé et en luttant contre l'identification, permet de sortir de la répétition traumatique et de la concurrence victimaire. Elle offre une médiation critique qui arme le citoyen pour juger avec équité. Comme le souligne Revel, l'histoire mêle inextricablement une « pratique de connaissance » et une « fonction sociale »⁶⁰. Cette fonction n'est pas de consoler ou de fonder des identités, mais de produire une intelligibilité critique du passé à partir des questions du présent.

Cependant, Ricœur rappelle que cette fonction critique et morale ne doit pas occulter la dimension cognitive et même esthétique de la discipline. Il y a aussi la simple « curiosité », l'étonnement devant ce qui est arrivé.

[...] il n'y pas que l'obligation [morale des historiens] mais il y a la curiosité ! L'esprit scientifique est la curiosité. [...] Il y a un problème de scientificité et l'histoire est une science

⁵⁶ Paul Ricœur, « L'écriture de l'histoire et la représentation du passé », p. 736. Il y écrit : « ... le devoir de mémoire est aujourd'hui volontiers convoqué dans le dessein de court-circuiter le travail critique de l'histoire, au risque de référer telle mémoire de telle communauté historique sur son malheur singulier, de la figer dans l'humeur de la victimisation, de la déraciner du sens de la justice et de l'équité. C'est pourquoi je propose de dire travail de mémoire et non devoir de mémoire. »)

⁵⁷ Paul Ricœur, « *Mémoire, histoire, oubli* », 21.

⁵⁸ Ces catégories sont développées dans la troisième partie de Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, intitulée « L'oubli ».

⁵⁹ Jacques Revel, « *Un parcours critique : entretien avec Jacques Revel* », *Les lundis de l'histoire*, France Culture, December 26, 2006.

⁶⁰ Jacques Revel, « Présentation », in *Un parcours critique : Douze exercices d'histoire sociale* (Paris : Galaade, 2006), 10–11.

humaine dont la vérité est un bel objet auquel nous sommes certes endettés, mais que, à distance, nous considérons et admirons. Il faut s'étonner devant ce qui est arrivé et ne pas simplement se demander ce que je dois. Mais voir qu'il est là dans sa somptuosité d'être simplement arrivé⁶¹.

En fin de compte, la compétition entre la fidélité de la mémoire et la vérité de l'histoire reste ouverte. Pour Ricœur, l'arbitre ultime de ce débat n'est ni le philosophe, ni l'historien, mais « le lecteur, et dans le lecteur le citoyen »⁶². C'est dans cet espace public, éclairé par une histoire critique, que peut s'élaborer une « juste mémoire », et peut-être, au-delà, s'esquisser la possibilité d'un « difficile pardon », qui, pour Ricœur, ne peut se confondre avec l'oubli mais suppose au contraire le travail de la mémoire et de l'histoire⁶³.

L'exigence d'une histoire critique et défatalisante, indispensable à l'élaboration d'une « juste mémoire », ne saurait toutefois se cantonner à une réflexion purement théorique. Elle appelle impérativement une mise à l'épreuve sur des terrains empiriques complexes, ce qui justifie notre choix de mettre en dialogue les trajectoires historiques de la Corée et du continent africain. Ces deux espaces géographiques partagent en effet des similitudes frappantes, intrinsèquement liées au traumatisme de l'expérience coloniale et aux douloureux défis posés par la formation de l'État moderne post-indépendance. Ils présentent néanmoins des divergences majeures, qu'il s'agisse de la nature de l'impérialisme subi (assimilationnisme ou militarisme japonais d'un côté, domination européenne de l'autre) ou des architectures étatiques héritées (allant de l'État-nation centralisé à la fragilité structurelle de l'« État-portier »). En mobilisant la méthodologie des jeux d'échelles, voir la défatalisation, sur ces deux contextes à la fois résonnants et asymétriques, les sections suivantes démontreront comment l'analyse des raisons locales permet de dissoudre les lectures déterministes victimaire pour restituer l'agentivité des sociétés postcoloniales.

7. Le Cas Coréen : Nationalisme victimaire, zones grises et modernité coloniale

L'écriture de l'histoire, tout particulièrement dans les contextes postcoloniaux, s'est longtemps heurtée à une lecture déterministe et téléologique dictée par les exigences impérieuses de l'édification de l'État-nation. Ce paradigme historiographique traditionnel a eu pour effet de

⁶¹ Paul Ricœur, « La juste mémoire ». Sur la fonction esthétique, Ricœur souligne qu'il ne s'agit pas de la théorie pure mais de la « pratique théorique » qui crée la beauté des sciences. Voir Paul Ricœur, « Que la science s'inscrit dans la culture comme "pratique théorique" » (Session Plénière de l'Académie Pontificale des Sciences, Cité du Vatican, November 8–11, 2002).

⁶² Paul Ricœur, « L'écriture de l'histoire et la représentation du passé », p. 747. Ricœur développe cette idée : « Reste ainsi ouverte la question de la compétition entre la mémoire et l'histoire dans la représentation du passé. À la mémoire reste l'avantage de la reconnaissance du passé comme ayant été quoique n'étant plus ; à l'histoire revient le pouvoir d'élargir le regard dans l'espace et dans le temps, la force de la critique dans l'ordre du témoignage, de l'explication et de la compréhension, la maîtrise rhétorique du texte et, plus que tout, l'exercice de l'équité à l'égard des revendications concurrentes des mémoires blessées et parfois aveugles au malheur des autres. Entre le vœu de fidélité de la mémoire et le pacte de vérité en histoire, l'ordre de priorité est indécidable. Seul est habilité à trancher le débat le lecteur, et dans le lecteur le citoyen. »

⁶³ Voir l'épilogue de Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, intitulé « Le pardon difficile ». Pour Ricœur, le pardon est un horizon, un don qui vient briser la logique de la dette, mais il ne peut s'exercer qu'après la reconnaissance pleine et entière de la faute, travail auquel l'histoire contribue.

lisser les aspérités du passé, d'effacer les contradictions inhérentes aux sociétés dominées et d'imposer un récit binaire opposant hermétiquement l'opresseur absolu à la victime héroïque et immaculée. Face à cette rigidité, le processus de « défatalisation » de l'histoire propose une rupture épistémologique majeure. Il s'agit d'une démarche critique visant à restituer la contingence des événements, à embrasser la complexité morale des acteurs historiques et à réhabiliter la pluralité des trajectoires.

7.1 Les Dynamiques de la Mémoire en Asie de l'Est : L'Emprise du Nationalisme Victimaire

La Mémoire comme Capital Politique Héritaire

Les travaux de l'historien Jie-Hyun Lim constituent la pierre angulaire de cette réflexion. Dans son ouvrage de référence ⁶⁴ le nationalisme victimaire est défini comme un paradigme narratif qui octroie à une nation une supériorité morale et une légitimité politique fondées sur un héritage de souffrance ancestrale. La nation se redéfinit comme une communauté de victimes, dont l'identité repose sur le souvenir sacralisé d'un traumatisme collectif. Ce nationalisme exclusif est souvent amplifié par le régime mondial des droits de l'homme, qui tend à élever des souffrances spécifiques au rang de causes universelles.⁶⁵

En Asie de l'Est, cette dynamique opère à travers un jeu de miroirs mémoriels intrinsèquement antagoniste. D'un côté, la Corée assoit la légitimité idéologique de son État sur le narratif indépassable de la résistance face à l'impérialisme japonais. De l'autre, le Japon a développé un nationalisme victimaire concurrent, focalisé presque exclusivement sur l'expérience traumatique des bombardements atomiques d'Hiroshima et de Nagasaki. Cette polarisation opère comme une « mémoire écran » qui occulte le rôle initial d'agresseur du Japon impérial. L'illustration la plus frappante de cette rigidité s'observe dans la réception tumultueuse de l'ouvrage de Park Yu-ha, ⁶⁶ dont l'analyse sociologique du système des femmes de réconfort, fondée sur des archives méticuleuses, a déclenché une violente controverse nationale et des procédures judiciaires pour diffamation.

Dictature de Masse et Solidarité Mémorielle

Afin de s'extraire de l'essentialisation de la victime, le concept de « dictature de masse » (⁶⁷) s'est imposé comme outil heuristique. Ce paradigme examine les mécanismes par lesquels les régimes totalitaires ou coloniaux ont obtenu l'enthousiasme volontaire et le consentement d'une

⁶⁴ Jie-Hyun Lim, *Victimhood Nationalism: History and Memory in a Global Age* (Columbia University Press, 2025).

⁶⁵ Jie-Hyun Lim, « Victimhood Nationalism in Contested Memories: National Mourning and Global Accountability », in *Memory in a Global Age: Discourses, Practices and Trajectories*, dir. Aleida Assmann et Sebastian Conrad (Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2010), pp. 138-162.

⁶⁶ Park Yu-ha, *Comfort Women of the Japanese Empire: Colonial Rule and the Battle over Memory* (Routledge, 2024 ; éd. orig. coréenne : *Jeguk ui ianbu*, 2013). L'affaire Park Yu-ha est emblématique de la rigidité idéologique du nationalisme victimaire, l'universitaire ayant été visée par des procès en diffamation intentés par la Maison Nanum et d'anciennes victimes. L'exemple de la statue annulée de Freiburg en 2016 illustre l'exportation de ce conflit mémoriel en Europe.

⁶⁷ Paul Corner et Jie-Hyun Lim (dir.), *The Palgrave Handbook of Mass Dictatorship* (Palgrave Macmillan, 2016).

partie des masses. L'analyse gagne en épaisseur grâce à l'histoire comparée transnationale : la comparaison entre la Corée et la Pologne met en lumière des trajectoires mémorielles similaires.⁶⁸ L'horizon normatif ultime de cette déconstruction est l'émergence d'une « solidarité mémorielle »⁽⁶⁹⁾ invitant à une reconnaissance mutuelle des responsabilités partagées au-delà des frontières nationales.

7.2 Le Champ de Bataille Historiographique Coréen : De la Nation à la Zone Grise

Pendant des décennies, l'histoire moderne de la Corée s'est écrite exclusivement au prisme d'un antagonisme manichéen. Cette grille de lecture rigide est progressivement devenue caduque sous l'influence de l'histoire culturelle et des études postcoloniales.

Vers la Modernité Coloniale et la Zone Grise

L'historiographie sud-coréenne fut longtemps dominée par la « théorie du développement interne » (naewoo baljeon ron). Pour dépasser cette aporie, Gi-Wook Shin et Michael Robinson ont formalisé le concept de « modernité coloniale », soulignant que l'expérience coloniale a engendré des sujets hybrides insérés de force dans le capitalisme mondial.⁷⁰ L'application la plus aboutie de cette défatalisation réside dans l'œuvre de Yun Hae-dong, qui introduit l'idée d'un continuum éthique nuancé en empruntant le concept de « zone grise » formulé par Primo Levi pour décrire l'ambiguïté tragique des déportés, et le transpose au système colonial coréen.⁷¹ Parallèlement, Namiki Masato a démontré que la collaboration avec le Japon constituait le lieu exact où de nombreux Coréens entrèrent en contact avec la modernité bureaucratique et politique, et qu'elle pouvait servir à défendre les intérêts communautaires à l'échelle micro-locale.⁷²

La Modernité Vernaculaire au Quotidien

La démystification du narratif nationaliste passe également par l'histoire de la vie quotidienne⁽⁷³⁾. La période coloniale fut le théâtre de l'émergence des Modern Boys et Modern Girls à Séoul. En investissant de nouveaux espaces (usines, hôpitaux), les femmes coréennes entraient en négociation avec l'appareil d'État, naviguant entre tradition néo-confucéenne et rationalité moderne. Ces trajectoires individuelles — dont la fin tragique de la chanteuse Yun Sim-

⁶⁸ La comparaison entre la Corée et la Pologne autour de l'image de « Christ des nations » et l'analyse de l'impact du livre *Neighbors* de Jan T. Gross (Princeton University Press, 2001) sur le massacre de Jedwabne sont cruciaux pour appréhender la difficulté à accepter la position de victime-bourreau.

⁶⁹ Jie-Hyun Lim, *Mnemonic Solidarity: Global Interventions* (Cham: Palgrave Macmillan, 2021).

⁷⁰ Gi-Wook Shin et Michael Robinson (dir.), *Colonial Modernity in Korea* (Harvard University Press, 1999).

⁷¹ Yun Hae-dong, *Singminji ui hoesaek chidae* [La zone grise de la colonisation] (Séoul : Yeoksa Bipyongsu, 2003). Yun transpose le concept éthique formulé par Primo Levi dans *Les naufragés et les rescapés* (Gallimard, 1989).

⁷² Namiki Masato, « Chōsen ni okeru shokuminchi kindaisei, shokuminchi kōkyōsei, tai Nichi kyōryoku » [Colonial Modernity in Korea, the Colonial Public Interest, and Collaboration with Japan], *Kokusai kōryū kenkyū*, vol. 5 (2003).

⁷³ Theodore Jun Yoo, *The Politics of Gender in Colonial Korea: Education, Labor, and Health, 1910-1945* (University of California Press, 2008).

deok⁷⁴ en 1926 est l'une des illustrations les plus saisissantes — échappent aux grilles de la résistance politique classique et restituent aux acteurs historiques leur pleine agentivité.

8. L'Afrique Postcoloniale : Agentivité, État-Portier et Dépassement du Déterminisme

Le champ des études africaines postcoloniales s'est pareillement engagé dans une refonte paradigmatique pour s'extraire des lectures lourdement déterministes. Face aux théories de la dépendance absolue et au nationalisme territorial exclusif, les chercheurs ont mis en lumière l'agentivité des populations locales et interrogé les rhétoriques contemporaines de la décolonisation.

8.1 Frederick Cooper et l'État-Portier

L'historien Frederick Cooper incarne ce renouvellement épistémologique. En descendant à l'échelle micro-analytique des mouvements sociaux des années 1940 et 1950 (grèves de Dakar, Mombasa), il démontre que les leaders syndicaux africains se sont approprié le langage de la citoyenneté sociale française et britannique pour exiger l'égalité devant le Code du travail.⁷⁵ Face au coût insoutenable que représentait cette exigence d'égalité, les métropoles ont précipité des indépendances territoriales strictes, abandonnant l'idée d'une vaste fédération supranationale. Le résultat fut le legs d'une architecture institutionnelle viciée : l'« État-portier » (Gatekeeper State), structurellement déficient pour pénétrer et réguler l'intérieur des territoires, survivant uniquement par sa capacité à garder la « porte » régulant les flux entre l'économie locale et le marché mondial.

8.2 Agentivité Postcoloniale et Créolisation

Afin de s'affranchir d'un paradigme confinant les subalternes à une condition exclusive de victimes systémiques, l'historiographie a récemment valorisé leur pleine capacité d'action. Illustrant ce tournant théorique majeur dans l'étude de l'esclavage transatlantique, Sidney W. Mintz et Richard Price ont établi que les déportés africains ne pouvaient être réduits au seul statut de marchandises, soulignant au contraire qu'ils ont su édifier des institutions inédites par le biais d'une dynamique continue de créolisation.⁷⁶ S'inscrivant dans une démarche similaire visant à réhabiliter l'agentivité des groupes marginalisés, l'analyse de Joseph J. Bangura met en exergue la puissante organisation collective orchestrée par les migrants ruraux Temne au cours des années

⁷⁴ Yun Sim-deok (1897-1926), la première soprano professionnelle de Corée, est une figure paradigmatique de la modernité sous la domination coloniale japonaise. Étudiante au Japon, elle devient l'icône de la « Nouvelle Femme » (Sinyeoseong), incarnant l'émergence d'une subjectivité moderne fondée sur le libre arbitre, l'amour romantique et l'indépendance artistique. Sur le plan académique, sa trajectoire illustre la violente collision entre les désirs individuels modernes et les structures patriarcales et coloniales oppressives. Son célèbre enregistrement « L'Hymne à la mort » (1926) et son double suicide tragique avec l'écrivain Kim U-jin symbolisent l'esthétisation du désespoir. Ce drame révèle ainsi les limites et les frustrations d'une modernité coloniale inachevée, où la pleine réalisation de l'individu restait impossible.

⁷⁵ Frederick Cooper, *L'Afrique depuis 1940*, trad. Christian Jeanmougin (Paris : Payot, 2008). Cooper forge le concept d'État-portier (Gatekeeper State) pour décrire la décolonisation tronquée.

⁷⁶ Sidney W. Mintz et Richard Price, *The Birth of African-American Culture: An Anthropological Perspective* (Boston : Beacon Press, 1992).

1920. En s'appuyant sur l'établissement de mosquées autonomes et de confréries dédiées à la danse et à la solidarité (telles qu'Ariah, Alimania et Ambas Geda), cette force démographique a réussi à renverser la domination sociopolitique créole, forçant ainsi l'administration britannique à s'incliner face à la loi de la majorité.⁷⁷

8.3 Critique de la Décolonisation Absolue

Considérer que l'héritage de la modernité et des Lumières se trouve irrémédiablement altéré par l'eurocentrisme aboutit, paradoxalement, à infantiliser les intellectuels africains. C'est la critique incisive formulée par le philosophe Olúfemi Táíwò face à l'injonction contemporaine et omniprésente appelant à la « décolonisation des savoirs ». ⁷⁸ En parfaite résonance avec la réhabilitation de l'agentivité historique, ses travaux rappellent qu'une réelle prise en compte de cette capacité d'action implique d'envisager la captation des idées globales par les acteurs africains non pas comme une aliénation, mais comme le résultat de décisions stratégiques éclairées et d'innovations délibérées. Cette appropriation sélective s'érige, de fait, en l'expression par excellence d'une subjectivité politique résolument moderne.

9. En guise de conclusion : Défatalisation, réalisme critique et émancipation historiographique

La rencontre intellectuelle que nous avons construite entre la philosophie de Paul Ricœur et l'historiographie de Jacques Revel révèle, au terme de cette analyse, une convergence profonde autour d'un projet épistémologique commun : refonder l'écriture de l'histoire sur un réalisme critique capable de répondre aux défis de notre temps. Face à la double menace de la saturation mémorielle et du relativisme narratif issu du « tournant linguistique », leur dialogue — largement implicite mais épistémologiquement cohérent — offre une voie exigeante. En intégrant la puissance heuristique des « jeux d'échelles » à sa théorie du « fait avéré », Ricœur trouve dans la pratique des historiens des Annales le complément procédural que sa phénoménologie appelait de ses vœux. La vérité historique n'est plus une copie du passé, mais une construction rigoureuse qui assume la part d'interprétation tout en maintenant une dette irréductible envers le réel : ni positivisme naïf, ni relativisme narratif, mais un réalisme procédural fondé sur la critique des sources, la pluralité explicative et le jugement d'importance de l'historien.

Sur le plan épistémologique, la notion de « défatalisation » constitue le point de cristallisation de cette convergence. Elle désigne la capacité de l'histoire critique à briser le sentiment de nécessité rétrospective qui tend à présenter le passé comme l'unique déploiement possible d'un destin préétabli. Cette opération n'est pas un simple exercice rhétorique ; elle repose sur une discipline méthodologique rigoureuse. La variation des échelles d'observation — en

⁷⁷ Joseph J. Bangura, *The Temne of Sierra Leone: African Agency in the Making of a British Colony* (Cambridge : Cambridge University Press, 2017).

⁷⁸ Olúfemi Táíwò, *Against Decolonisation: Taking African Agency Seriously* (London: Hurst & Company, 2022).

révélant des configurations sociales invisibles à l'échelle macro — restaure la contingence des événements et, avec elle, la marge d'incertitude et de décision propre aux acteurs historiques. C'est en ce sens que Ricœur peut affirmer rejoindre « les microhistoriens italiens » : non par goût de l'anecdote, mais parce que la descente vers l'échelle micro accomplit philosophiquement ce que la phénoménologie de l'« homme capable » exigeait — restituer à l'être humain sa pleine capacité d'agir au sein même des contraintes les plus impérieuses. La défatalisation n'est donc pas une consolation ; c'est une exigence de rigueur intellectuelle.

C'est précisément cette portée anthropologique de la défatalisation qui lui confère une résonance particulière dans les contextes postcoloniaux que sont la Corée et l'Afrique. Dans ces deux espaces, les historiographies nationales ont longtemps oscillé entre deux formes symétriques de déterminisme. D'un côté, les récits de la domination coloniale ont eu tendance à réduire les sociétés colonisées à leur condition de victimes passives, oblitérant la pluralité des trajectoires individuelles et collectives. De l'autre, les contre-récits nationalistes, en réaction, ont substitué à cette victimisation passive l'héroïsme d'une résistance sans fissure, tout aussi réducteur dans sa logique téléologique. Le cadre théorique issu du dialogue Ricœur-Revel propose une troisième voie épistémologique : ni l'effacement de la domination, ni sa sanctification fataliste, mais une enquête rigoureuse sur la complexité des stratégies d'acteurs au sein de structures contraignantes — une enquête que rend possible, précisément, la variation des échelles d'analyse.

Sur le plan de la philosophie de l'action, l'apport le plus décisif du cadre Ricœur-Revel réside dans la catégorie de l'« homme capable ». Loin d'être un simple concept philosophique, elle constitue le fondement normatif de toute historiographie qui se veut émancipatrice. Admettre que les acteurs du passé — qu'ils soient coréens sous la colonisation japonaise ou africains face à la structuration de l'État postcolonial — étaient des « êtres de décisions et non simplement de nécessité » revient à leur restituer une dignité que l'histoire, tantôt coloniale, tantôt nationaliste, leur avait confisquée. Cette restitution n'est pas sans implications éthiques pour le chercheur lui-même : elle l'engage à embrasser l'ambivalence morale inhérente à toute existence sous contrainte, à reconnaître les zones de cohabitation entre résistance et accommodation, à refuser la clarté idéologique illusoire des récits manichéens. En ce sens, l'historiographie de la défatalisation est aussi une exigence épistémologique et morale.

Cette posture historiographique dessine, en outre, une éthique civique nouvelle pour des sociétés encore engagées dans des conflits mémoriels aux enjeux politiques considérables. Là où le « devoir de mémoire » risque d'enfermer les communautés dans une logique de la dette et de la victimisation — figeant les relations diplomatiques coréano-japonaises autant que les rapports postcoloniaux Afrique-Occident —, le « devoir d'intelligence critique » défendu conjointement par Ricœur et Revel propose une alternative : substituer à l'affrontement des mémoires concurrentes l'élaboration d'une « juste mémoire », instruite et corrigée par le travail historique. C'est à cette condition seulement que peut s'esquisser, dans ces deux espaces postcoloniaux, une forme de solidarité mémorielle transnationale — une reconnaissance mutuelle fondée non sur l'effacement des asymétries historiques, mais sur leur compréhension critique et partagée. À l'ère de la « post-vérité », la défense de ce régime de vérité spécifique à l'histoire demeure une tâche intellectuelle et civique de la plus haute actualité.

En tant que chercheur engagé dans l'étude comparée de ces deux espaces, nous formulons l'espoir que l'étincelle intellectuelle portée par ce dialogue entre Ricœur et Revel continue d'alimenter un programme de recherche qui reste largement ouvert. Si les cas empiriques examinés dans les sections précédentes offrent des illustrations convaincantes de la puissance heuristique de

la défatalisation, celle-ci excède les frontières de la Corée et de l’Afrique : elle engage une réflexion sur les conditions universelles de possibilité d’une histoire libératrice — une histoire qui, loin d’être un fardeau pesant sur le présent, deviendrait une ressource pour penser et construire les horizons du possible. Telle est, en définitive, la direction que prendront nos futures recherches : non par souci d’abstraction théorique, mais parce que la rigueur philosophique est, dans le monde de la post-vérité, la condition première d’une histoire qui soit, à la fois, une science et un bien commun.

Bibliographie

- Ankersmit, Franklin R., *Narrative Logic: A Semantic Analysis of the Historian's Language* (The Hague : Martinus Nijhoff, 1983).
- Aron, Raymond, *Introduction à la philosophie de l'histoire : Essai sur les limites de l'objectivité historique*, édité par Sylvie Mesure (Paris : Gallimard, 1991).
- Azouvi, François, *La gloire de Bergson : Essai sur le magistère philosophique* (Paris : Gallimard, 2007).
- Bangura, Joseph J., *The Temne of Sierra Leone: African Agency in the Making of a British Colony* (Cambridge : Cambridge University Press, 2017).
- Bloch, Marc, *Les rois thaumaturges : Étude sur le caractère surnaturel attribué à la puissance royale particulièrement en France et en Angleterre* [Strasbourg : Librairie Istra, 1924] Nouvelle édition avec préface de Jacques Le Goff (Paris : Gallimard, 1983).
- Braudel, Fernand, « Histoire et Sciences sociales : La longue durée », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations* 13, n° 4 (1958), 725–53.
- Certeau, Michel de, *L'écriture de l'histoire* (Paris : Gallimard, 1975).
- Chakrabarty, Dipesh, *Provincializing Europe: Postcolonial Thought and Historical Difference* (Princeton : Princeton University Press, 2000).
- Cooper, Frederick, *L'Afrique depuis 1940*, traduction de Christian Jeanmougin (Paris : Payot, 2008).
- Corner, Paul, et Jie-Hyun Lim (dir.), *The Palgrave Handbook of Mass Dictatorship* (Palgrave Macmillan, 2016).
- Danto, Arthur C., *Analytical Philosophy of History* (Cambridge: Cambridge University Press, 1965).
- Delacroix, Christian, « Ce que Ricœur fait des Annales : Méthodologie et épistémologie dans l'identité des Annales », dans Paul Ricœur et les sciences humaines, sous la direction de Jonathan Roberge (Paris: La Découverte, 2007).
- Delacroix, Christian, « La réception historique de La mémoire, l'histoire, l'oubli », Communication présentée au colloque La mémoire, l'histoire, l'oubli : 10 ans après, Paris, 3–4 décembre 2010.
- Dilthey, Wilhelm, *Introduction à l'étude des sciences humaines* [Einleitung in die Geisteswissenschaften, 1883].
- Dosse, François, *L'histoire en miettes : Des « Annales » à la nouvelle histoire* (Paris : La Découverte, 1987).
- Dosse, François, « Le moment Ricœur de l'historiographie », *Vingtième siècle, Revue d'histoire*, n° 69 (2001), 137–48.
- Dosse, François, *Paul Ricœur et Michel de Certeau : L'histoire, entre le dire et le faire* (Paris : L'Herne, 2006).
- Dosse, François, *Paul Ricœur : Les sens d'une vie* (Paris : La Découverte/Poche, 2008).
- Febvre, Lucien, *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle : La religion de Rabelais* (Paris : Albin Michel, 1942. Nouvelle édition : 2003).
- Ferraris, Maurizio, *Post-vérité et autres énigmes* (Paris : Presses Universitaires de France, 2019).
- Ginzburg, Carlo, *Le fromage et les vers : L'univers d'un meunier du XVI^e siècle* (Paris : Flammarion, 1980).

- Gross, Jan T., *Neighbors: The Destruction of the Jewish Community in Jedwabne, Poland* (Princeton : Princeton University Press, 2001).
- Guha, Ranajit, *Elementary Aspects of Peasant Insurgency in Colonial India* (Delhi : Oxford University Press, 1983).
- Halbwachs, Maurice, *Les cadres sociaux de la mémoire* (Paris : Albin Michel, 1994).
- Halbwachs, Maurice, *La mémoire collective* (Paris : Albin Michel, 1997).
- Heidegger, Martin, *Être et temps*, traduction de François Vézin (Paris : Gallimard, 1986).
- Igounet, Valérie, *Histoire du négationnisme en France* (Paris : Seuil, 2000).
- Kracauer, Siegfried, *L'histoire des avant-dernières choses* (Paris : Stock, 2006).
- La Rédaction, « Tentons l'expérience », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations* 44, n° 6 (1989), 1317–23.
- Le Goff, Jacques, et Pierre Nora (dir.), *Faire de l'histoire. 3 volumes* (Paris : Gallimard, 1974).
- Le Roy Ladurie, Emmanuel, *Montaillou, village occitan de 1294 à 1324* (Paris : Gallimard, 1975).
- Levi, Primo, *Les naufragés et les rescapés : Quarante ans après Auschwitz*, traduction d'André Maugé (Paris : Gallimard, 1989).
- Lim, Jie-Hyun, « Victimhood Nationalism in Contested Memories: National Mourning and Global Accountability », dans *Memory in a Global Age: Discourses, Practices and Trajectories*, dirigé par Aleida Assmann et Sebastian Conrad (Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2010), 138–162.
- Lim, Jie-Hyun, *Mnemonic Solidarity: Global Interventions* (Cham : Palgrave Macmillan, 2021).
- Lim, Jie-Hyun, *Victimhood Nationalism: History and Memory in a Global Age* (Columbia University Press, 2025).
- Lipstadt, Deborah, *Denying the Holocaust: The Growing Assault on Truth and Memory* (New York : Free Press, 1993).
- Liotard, Jean-François, *Le Différend* (Paris : Minuit, 1983).
- Mbembe, Achille, *De la postcolonie : Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine* (Paris : Karthala, 2000).
- McIntyre, Lee, *Post-Truth* (Cambridge, MA : MIT Press, 2018).
- Michel, Johann, « L'histoire comme science herméneutique : La contribution épistémologique de Paul Ricœur », dans *L'Histoire*, sous la direction de Christian Delacroix, François Dosse et Patrick Garcia, (Paris : Vrin, 2010), 209–29.
- Michel, Johann, « L'énigme de la représentance entre l'onto-poétique et la pulsion réaliste ». Communication présentée au colloque *La mémoire, l'histoire, l'oubli : 10 ans après*, Paris, 3–4 décembre 2010.
- Mintz, Sidney W., et Richard Price. *The Birth of African-American Culture: An Anthropological Perspective* (Boston : Beacon Press, 1992).
- Namiki, Masato, « Chōsen ni okeru shokuminchi kindaisei, shokuminchi kōkyōsei, tai Nichi kyōryoku » [*Colonial Modernity in Korea, the Colonial Public Interest, and Collaboration with Japan*], *Kokusai kōryū kenkyū*, vol. 5 (mars 2003).

- Nora, Pierre, « Entre Mémoire et Histoire : La problématique des lieux », dans *Les lieux de mémoire*, t. 1 : *La République*, sous la direction de Pierre Nora, XVII–XLII (Paris : Gallimard, 1984).
- Park, Yu-ha, *Comfort Women of the Japanese Empire: Colonial Rule and the Battle over Memory* (Routledge, 2024) (Édition originale coréenne : *Jeguk ui ianbu*, 2013).
- Ranke, Leopold von, *Über die Epochen der neueren Geschichte (Sur le concept d'histoire universelle)*, 1831.
- Revel, Jacques, « Ressources narratives et connaissance historique », *Enquête*, n° 1 (1995), 43–69.
- Revel, Jacques (dir.), *Jeux d'échelles : La micro-analyse à l'expérience* (Paris : Gallimard/Le Seuil, 1996).
- Revel, Jacques, *Un parcours critique : Douze exercices d'histoire sociale* (Paris : Galaade, 2006).
- Revel, Jacques, « Un parcours critique : entretien avec Jacques Revel », *Les Lundis de l'histoire*, France Culture, 26 décembre 2006.
- Revel, Jacques, « Histoire, récit et fiction », Intervention lors de la Semaine de l'histoire 2009 : Histoire et fiction, École normale supérieure, Paris, 29 janvier 2009.
- Revault d'Allonnes, Myriam, *La Faiblesse du vrai : Ce que la post-vérité fait à notre monde commun* (Paris : Seuil, 2018).
- Ricœur, Paul, *Histoire et vérité* (Paris : Esprit, 1955).
- Ricœur, Paul, *Temps et récit*. 3 volumes (Paris : Le Seuil, 1983–1985).
- Ricœur, Paul, « La marque du passé », *Revue de Métaphysique et de Morale*, No. 1, Mémoire, histoire (1998), 7–31.
- Ricœur, Paul, « L'écriture de l'histoire et la représentation du passé », *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 55, n° 4 (2000), 731–47.
- Ricœur, Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli* (Paris : Le Seuil, 2000).
- Ricœur, Paul, « La juste mémoire », *Répliques*, France Culture, 9 septembre 2000.
- Ricœur, Paul, et Jacques Revel, « Le grand entretien », *Les Lundis de l'histoire*, France Culture, 22 janvier 2001.
- Ricœur, Paul, « Que la science s'inscrit dans la culture comme "pratique théorique" », Communication présentée à la Session Plénière de l'Académie Pontificale des Sciences, Cité du Vatican, 8–11 novembre 2002.
- Ricœur, Paul, « Mémoire, histoire, oubli », *Esprit* (2006), 21–41.
- Said, Edward W. *Orientalism* (New York : Pantheon Books, 1978).
- Shin, Gi-Wook, et Michael Robinson (dir.), *Colonial Modernity in Korea* (Harvard University Press, 1999).
- Táíwò, Olúfẹ̀mí, *Against Decolonisation: Taking African Agency Seriously* (London : Hurst & Company, 2022).
- Tiercelin, Claudine, *La Post-vérité ou le dégoût du vrai* (Paris : Fayard, 2023).
- Veyne, Paul, *Comment on écrit l'histoire : Essai d'épistémologie* (Paris : Seuil, 1971).
- Vidal-Naquet, Pierre, *Les Assassins de la mémoire : « Un Eichmann de papier » et autres essais sur le révisionnisme* (Paris : La Découverte, 1987).

White, Hayden, *Metahistory: The Historical Imagination in Nineteenth-Century Europe* (Baltimore : Johns Hopkins University Press, 1973).

Yoo, Theodore Jun, *The Politics of Gender in Colonial Korea: Education, Labor, and Health, 1910–1945* (University of California Press, 2008).

Yun, Hae-dong, *Singminji ui hoesaek chidae [La zone grise de la colonisation]* (Séoul : Yeoksa Bipyeongsa, 2003).

- Cet article est une étude menée en 2025 avec le soutien du ministère de l'Éducation de la République de Corée et de la Fondation nationale pour la recherche de Corée (NRF-2025S1A6B5A01003729).